Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 35

Artikel: La patrie suisse
Autor: O.F.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-221249

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

mer. Mais ça doit être un canard puisqu'on a signalé Byrd au Bourget.

— Pas du tout, ce n'est pas un canard. Tenez, c'est dans la *Trib'* tout au long.

— Ah alors, si c'est dans la *Trib'*, ça doit être vrai.

Et sur ce magnifique témoignage à la véracité des nouvelles données par la *Tribune*, nous entrons en gare de Lausanne.

Bousculade, sortie, je vois passer la robe rose et son Paul, Simone et Georges, et tant d'autres s'en vont de conserve vers le « latin barbant », la « géo » et le thé d'Old-India où l'on discutera Tour de France, Olympiades, avion, championnats, que sais-je ?

* * *

Quand vous aviez l'âge de Simone, mon amie, vous montiez dans les « non-fumeurs » ?

— Oui, mon ami.

— Vous aviez de longues jupes, des gants impeccables, un roman anglais ouvert sur vos genoux et, vous baissiez votre tête charmante que couronnait, posé comme un oiseau sur une branche, un chapeau fleuri, relevé, fixé par de longues épingles...

— Vous avez bonne mémoire, mon ami.

— Vous ne regardiez pas les jeunes gens qui entraient, vous rougissiez en tendant votre billet au contrôleur...

— Oui, mon ami.

— Vous étiez, mon amie, une jeune fille strictement bien élevée, vous étiez absolument selon le cœur de madame votre mère... dans ce temps-là.

— C'est vrai, mon ami...

— Valiez-vous mieux que Simone... tout au fond ?

— ... Non, mon ami... moins peut-être.

(Journal d'Yverdon.) *Milandre.*

Le « truc » de Madame. — Mon ami, j'ai quelques emplettes à faire. Ne pourrais-tu pas me donner deux cents francs ?

— Deux cents francs ? Mais je ne les ai pas sur moi, ma chérie. (Il ouvre son portefeuille et en tire un billet de cent francs.) Tiens : voici toute ma fortune.

— Tant pis et merci tout de même. Je vais tâcher de « faire assez ».

— C'est cela, ma petite... (A part.) Avec les femmes, il importe de compter. Leur accorder la moitié de ce qu'elles demandent, telle est ma règle, à moi.

(Madame, à part.) — Les hommes lésinent tellement que si on ne leur demandait pas deux fois plus qu'il ne faut, on n'aurait jamais son dû.

JE NE SAIS PAS

Lorsque vous tardez à paraître,
Vers le soir, à votre fenêtre,
Où j'ai coutume de vous voir
Vous y asseoir,
Sans raison je deviens morose,
J'aimerais en trouver la cause,
Je m'interroge alors tout bas :
Je ne sais pas.

Mon regard trop longtemps s'attarde
Sur vous, dès que je vous regarde ;
Si vos beaux yeux cherchent mes yeux,
Je suis joyeux,
Mon esprit se trouble, il me semble,
Je veux savoir pourquoi je tremble,
Je m'interroge un peu tout bas :
Je ne sais pas.

Quand je vous vois à la même heure
Quitter chaque jour la demeure,
Je ne puis plus rester ici,
Je sors aussi ;
Si vous passez par une place
Est-ce par hasard que j'y passe ?
Je m'interroge encor tout bas :
Je ne sais pas.

Hier je vous ai longtemps suivie,
Je crois bien que j'avais envie
D'aller où vous iriez, d'aller !
De vous parler.
Puis, soudain, j'ai changé de route.
Etait-ce par froideur ? J'en doute...
J'ai beau m'interroger tout bas :
Je ne sais pas.

Quand la journée enfin s'achève,
Quand le calme nous pousse au rêve,
J'éprouve un sentiment très doux :
Je pense à vous.
J'y pense en dépit de moi-même.
En somme, est-ce que je vous aime ?
Je m'interroge en vain tout bas :
Je ne sais pas.

André Marcel.

CHOSES DU VALAIS

UN habitant de Salvan, qui était descendu à la plaine pour y faire des emplettes, remontait au village montagnard. Il portait sur le dos un sac dans lequel il avait serré, entre autres provisions, une douzaine de têtes de choux.

Le brave homme suait à grosses gouttes, car il faisait chaud et la pente est raide.

Il était arrivé péniblement au sommet de la Poya lorsque le sac, mal attaché sans doute, s'ouvrit et laissa choir son contenu. Les têtes de choux roulèrent au bas du talus escarpé et le brave Salvanin se retournant, n'eut que le temps de les voir dégringoler dans toutes les directions. Chacune d'elles avait choisi son itinéraire.

L'homme suivit d'un œil navré la vertigineuse avalanche, puis il descendit trnquillement la pente après avoir allumé sa pipe.

Ce Salvanin était un sage. A la vue des choux disséminés comme des têtes d'épingles piquées aux quatre coins d'une vaste pelote, il ne récrimina même pas contre le sort qui l'obligeait à les rassembler.

— Autant de têtes, autant d'idées ! s'écria-t-il philosophiquement. *A. Mex.*

LE PRINCE DES TÉNÈBRES

CETTE année-là, mon père avait subi des pertes. S'abstenir de villégiaturer sur les hauteurs, eût été sagesse, mais, ce que ce renoncement lui coûtait...

Convalescente, après une maladie, l'air pur m'eût été favorable...

Ma mère (Oh ! les mères !), eût une idée géniale : « Louons un grand chalet, prenons quelques pensionnaires, nos frais seront amortis.

Nous voici donc hôteliers improvisés. — Ravie d'être à la montagne, pour moi, de joie toute la terre vibrait, comme les clochettes des bêtes en liesse, tout carillonnait. Le long des pentes fleuries, brillaient et chantaient les eaux, tous les brins d'herbe, mutuellement, cherchaient à se dépasser l'un l'autre, pour voir de plus près le soleil.

Les pâturages bleus, jaunes, blancs ou roses de fleurs pâmées, me semblaient autant de drapeaux déployés pour fêter le tardif mais si radieux printemps montagnard.

Les parfums, doux ici, âcres là, se mêlaient, imprégnaient l'air déjà rempli d'un souffle de vie si intense, que je n'aurais pas été étonnée de voir, même les sombres et graves sapins, remuer, se mettre à danser.

Une ombre au tableau : ma maladie m'avait laissée passablement sourde. Ah ! bah ! dans ce milieu vivifiant, ça passerait...

Pourtant, si cela me vouait au célibat ? Allons donc, répondait mon miroir, tu n'as pas vingt ans, tes yeux rieurs ton nez impertinent, tes cheveux fous retiendront bien un cœur !

Accoudée au balcon du pimpant chalet, je rêvais alors, tout naturellement, du Prince charmant.

Ne serait-ce point lui, qui s'en vient là-bas, vers la barrière qui nous isole du reste des pacages ?

Son physique de Prince est agréable ; élégant et jeune, l'étranger se présente avantageusement.

Pourtant, un je ne sais quoi de solennel, de compassé, m'intrigue en lui, commence à m'amuser. Ne suis-je pas disposée à voir la vie en rose ?

Lui m'a vue, s'approche, s'incline, me tend sa carte sur laquelle, effarée, je distingue... un cercueil.

« Nous n'avons aucun mort ici, vous vous trompez, Monsieur ».

J'ai reculé quelque peu... Le Prince Charmant, métamorphosé en Prince des ténèbres, insistant, m'offre toujours sa lugubre carte, parle, parle avec une déconcertante volubilité. Vaguement je saisis : Plomb, chêne, satin blanc, garnitures argent...

On dirait vraiment qu'il me vante les charmes de ses sinistres boîtes ; veut-il me faire essayer leur capitonnage ? Par ce gai soleil m'enterrer ! Brrr..., mon sang se glace, des visions d'horreur succèdent aux gracieuses féeries. Devant l'intolérable, je me sens tout l'héroïsme du lièvre en face du chien, m'apprête à fuir en vitesse.

Mais, penché confidentiellement sur moi, tout en hochant la tête du côté de la porte où fatidiques sont inscrites les lettres W. C., il continue à me parler et j'attrape les mots « petite commission ».

Sans réfléchir au sens ridicule qu'aurait dans une bouche d'homme l'expression enfantine, sympathique, je crois avoir compris : Sauf en notre jardin, pas le plus petit bosquet dans ces pâturages qui s'étendent à perte de vue... Inutile de penser aux gracieuses retraites où, dans les villes, médite si consciencieusement le sexe fort... la forêt tout en haut, les gorges tout en bas...

Pour l'infortuné, notre chalet est l'oasis, cette funèbre mise en scène n'est qu'un prétexte.

Avec compassion, j'ouvre la porte du refuge convoité d'un regard si éloquent. Hélas ! L'homme noir prend à son tour l'expression ahurie de qui verrait passer un météore ; le discret asile ne paraît pas le tenter plus que ne me tentaient un instant plus tôt ses douillets étuis.

Dire ma perplexité ! ! !

Une intuition, juste, celle-ci, me fit me retourner vers nos pensionnaires au salon (toutes les pièces se touchent dans les chalets) ; comme de vers frais sortis de terre, ils se tordaient... riaient... à en mourir...

L'un d'eux, enfin maître de sa langue, pouffant toujours, m'expliqua: «Ce monsieur vous fait des offres de service pour le cas où l'un de nous viendrait à trépasser ; il vous gratifierait d'une « petite commission », de sorte que vous n'avez plus qu'à nous empoisonner ».

Je regardai timidement le macabre Prince-courtier des ténèbres... il esquissait un pâle sourire.

Zip.

La Patrie Suisse. — Après les grands ensembles, « La Patrie Suisse » commence, dans son numéro 901, du 17 août, et continuera le 24, la série des « personnages » de la « Fête des Vignerons » ; elle donne aujourd'hui, sur sa première page, le portrait, en costume, du connérable (trésorier) de la Confrérie, M. Gustave Bovon, puis les petits chevriers (J.-C. Bammet et M. Brodard), l'armailli, M. Pierre Colliard.

Voici encore le portrait de M. Jean Maurer, le directeur de l'Institut central météorologique à Zurich, dont on vient de fêter les 70 ans. De jolies gravures évoquent la Conférence mondiale ecclésiastique « on Faith and Order », à Lausanne; le camp international des Eclaireuses, qui vient de se tenir à Genève ; la nouvelle gare aux marchandises de Lausanne, récemment créée, en Sébeillon, dans la vallée du Flon ; le Pic des Trois Langues, à la frontière de l'Italie, de l'Autriche et de la Suisse ; la Vue du Stelvio ; le fond du vallon de Nant, avec la Dent Favre et la Dent de Morcles, des Diablerets et de l'arête de l'Argentine ; des lacs de Montana ; le musée polonais de Rapperswil ; le dôme de Milan ; le monument aux soldats français inconnus, à Bruxelles. Des reproductions d'œuvres de Paul Robert et du musée polonais y font la part de l'art. On trouve, dans la page des sports, les dernières épreuves de cyclisme, d'athlétisme, d'hippisme, enfin d'amusantes scènes enfantines du concours de photographies. Au total, quarante et quelques belles illustrations, toutes remarquablement venues. O. F.

Dans un bal masqué, un grand et gros monsieur se fâche d'être agacé par un petit masqué.

— Va te cacher... petite vermine...

— Que voulez-vous, mon bon monsieur, on ne peut pourant pas tous être de grosses bêtes...